

Musée d'art et d'archéologie d'Aurillac

Dossier de presse

EN QUÊTE

sur l'histoire d'une
montagne cantalienne

de la préhistoire aux burons

19 février >>> 9 novembre 2013

Exposition
musée d'art et d'archéologie
aurillac

MMA
musée d'art & d'archéologie
A U R I L L A C

du mardi au samedi 10h-12h - 14h à 18h
musée d'art et d'archéologie - 27 rue des Citrons 15100 Aurillac
04 71 43 46 10



*[En]quête sur l'histoire d'une montagne cantalienne
de la préhistoire aux burons*

Exposition du 19 février au 9 novembre 2013

Commissariat

Frédéric Surmely, conservateur du patrimoine au SRA – DRAC Auvergne
Violaine Nicolas, doctorante en histoire à l'université de Caen

Scénographie et conception graphique

Musée d'art et d'archéologie d'Aurillac

[En]quête sur l'histoire d'une montagne cantalienne de la préhistoire aux burons

A la recherche de l'histoire !

« Il y a 10 ans, lorsque nous avons commencé notre recherche, la planèze sud du Plomb du Cantal était considérée comme une zone inhospitalière, qui n'avait pas d'histoire. Nous avons voulu en savoir plus.

Notre enquête s'est déroulée sur les secteurs de montagne de sept communes : Saint-Clément, Pailherols, Lacapelle-Barrès, Malbo, Brezons, Cézens et Paulhac.

Les investigations archéologiques, menées en équipe, ont permis année après année, campagne après campagne, de découvrir plus de huit cents sites archéologiques de toutes époques et de lever une part d'ombre sur plus de 10 000 ans d'histoire.

Nous avons également voulu comprendre comment les hommes avaient profité du milieu naturel et à quel rythme ils l'avaient transformé, c'est pourquoi nous avons enquêté sur l'histoire des paysages, notamment en étudiant les tourbières qui sont de véritables enregistreurs de l'évolution de la végétation. »

Frédéric Surmely
Violaine Nicolas
Janvier 2013

[En]quête sur l'histoire d'une montagne cantalienne de la préhistoire aux burons

Exposition réalisée par le musée d'art et d'archéologie d'Aurillac, avec le concours de la DRAC Auvergne.

Direction scientifique : Frédéric Surmely et Violaine Nicolas.

Avec le concours de la ville d'Aurillac et l'association Terre Ancienne.

Les recherches ont été effectuées avec le soutien financier de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Auvergne et du Conseil Général du Cantal. Le programme général a été dirigé de 2000 à 2010 par Yannick Miras, puis par Violaine Nicolas. Les prospections, sondages et fouilles ont été conduits par Frédéric Surmely, Violaine Nicolas, Fabien Delrieu et Arnaud Alexandre.

Remerciements

Nous remercions toutes les personnes, élus, propriétaires, exploitants, responsables d'associations qui ont apporté leur concours à notre travail et tout particulièrement Pierre Chevalier, Jeanne Vidalain, Pierre Ameilhaud, Jean-Luc Calmejane, Chefdebien, Martine Riss, Philippe Aldebert, Antoine Froment, Jérôme Froment et Louis Galtier.

Et un grand merci à tous les chercheurs et participants au programme : Arnaud Alexandre, Aurélie Aubignac, Christèle Ballut, François Blondel, Patrick Boudon, Nathalie Breton, Manon Cabanis, Claude Cantournet, Sandra Chabert, Kristell Chuniaud, Anne-Catherine Delprat, Fabien Delrieu, Patricia Favro, Laetitia Fénéon, Anne Fressanges du Bost, Marine Frouin, Laura Garraud, Pascal Guenet, Violaine Héritier, Alban Horry, Caroline Jeangérard, Audrey Lafarge, Jérôme Lefebvre, Aude Levailant, Catherine Liéthoudt, Yolanda Llergo, Yannick Miras, Marie Mosnier, René Murat, Juliette Nicaud, Amélie Péliissier, Zacharie Pinault, Thomas Poiraud, Sabrina Porte, Vaïmiti Rabier, Anne Ramirez, Audrey Roche, Aurélie Sage, Aurélie Savignat, Stéphanie Sève, Alain Surmely, Mathilde Thévenet, René Tibble, Jérôme Trescartes, Stéfan Tzortzis, Valeria Uramova, Boris Vannière, Julie Walter et Véronique Walter-Simonnet.

Quelques références bibliographiques

- Yannick Miras, Frédéric Surmely, Pascal Guenet, Boris Vannière et Véronique Walter-Simonnet, 2006. *Dynamiques d'occupation et histoire de l'environnement d'un terroir de moyenne montagne : la tourbière de Peyre* (Lacapelle-Barrès, Cantal). Actes du séminaire de Pierrefort (dir. Yannick Miras & Frédéric Surmely), 19-20 juin 2003. Presses Universitaires de Franche-Comté, 149-173.
- Violaine Nicolas, 2008. *L'habitat pastoral de la planèze sud du Plomb du Cantal*. Mémoire de master 2 de l'université de Clermont-Ferrand.
- Violaine Nicolas, Frédéric Surmely et Yannick Miras, 2012. *L'évolution des paysages et des architectures sur la planèze sud du Plomb du Cantal du XI^e au XIX^e siècle*. Apport des données archéologiques, archivistiques et paléoenvironnementales. In GUILLERE (Ch.) (dir.) - *Le paysage rural au Moyen-Âge*, ed. du CTHS, p. 79-106.
- Frédéric Surmely, 2008, *Préhistoire du Cantal*. Ed. Terre Ancienne, 64 p.
- Frédéric Surmely, 2010. *Les tertres de la planèze sud du Plomb du Cantal : structures funéraires protohistoriques ou pierriers historiques*. Bulletin de la Société d'Etudes et de Recherches préhistoriques des Eyzies, n° 59, p. 77-87.
- Frédéric Surmely, Yannick Miras, Pascal Guenet, Stéfan Tzortzis, Aurélie Savignat, Violaine Nicolas, Boris Vannière, Véronique Walter-Simonnet, 2009. *Occupation and land use history of a medium mountain from the Mid-Holocene : a pluridisciplinary study performed in the south Cantal* (French Central Massif). *C.R. Palevol*, 8, p. 737-748.
- Frédéric Surmely, Violaine Nicolas, Stéfan Tzortzis, Yannick Miras, Aurélie Savignat, Pascal Guenet, G. Servera et S Petit, 2010. *Recherches sur l'histoire de l'occupation humaine sur la planèze sud du Plomb du Cantal - Historical survey about the human settlement on the "south Planèze" of the Plomb du Cantal*. In : *Archéologie de la montagne européenne*. Actes de la table ronde internationale de Gap. Paris : Errance ; Aix-en-Provence : Centre Camille Jullian, p. 235-251.
- Frédéric Surmely, Stéfan Tzortzis et Yannick Miras, 2006. *Nouvelles données sur le peuplement mésolithique et néolithique du massif du Cantal*. In Richard (H.) et Garcia (D.) (dir.) - *Peuplement de l'arc alpin*. Ed. du CTHS, p. 307-321.

[En]quête sur l'histoire d'une montagne cantalienne de la préhistoire aux burons

10 années de recherche et la découverte de plus de 800 sites archéologiques de toutes époques ont permis à une équipe de chercheurs de retracer la très riche histoire de la plaine sud du Plomb du Cantal. Depuis les chasseurs de la préhistoire, jusqu'aux burons en pierre, en passant par les fermes d'altitude du Moyen Age, c'est tout le passé des montagnes du Cantal qui sort de l'ombre.

Une exposition qui associe objets originaux et reconstitutions de bâtiments et qui vous propose de découvrir le résultat de cette enquête.

D'après les travaux de Frédéric Surmely, conservateur du patrimoine, docteur en préhistoire, et Violaine Nicolas, doctorante en histoire, université de Caen.

En partenariat avec l'association Terre Ancienne.



[En]quête sur l'histoire d'une montagne cantalienne de la préhistoire aux burons

Cette exposition a été conçue à la suite d'une proposition de Frédéric Surmely. L'exposition se propose de dresser un bilan de dix années de recherche sur l'histoire de l'occupation humaine sur un plateau cantalien. Cette exposition, construite de manière chronologique sur deux niveaux du musée aborde, en plus du bilan des recherches, des thèmes aussi variés que les techniques et méthodes archéologiques, la reconstitution des paysages, la fabrication du fromage, l'extraordinaire richesse et la fragilité du patrimoine rural du Cantal.

La scénographie est conçue pour tous les âges et tous les niveaux avec 11 espaces. De nombreux dispositifs en feront un moment riche de découvertes et d'expériences :

- ~ des panneaux principaux donnent les éléments clés pour comprendre l'intérêt des découvertes, période par période
- ~ des panneaux détaillés permettent pour ceux qui le souhaitent, d'en savoir plus sur un site, un objet ou une pratique particulière
- ~ des panneaux pour le jeune public sous forme de bandes dessinées accompagnés d'objets réels à manipuler permettent aux plus jeunes de découvrir l'allumage du feu, les jeux au Moyen-âge, les vaches sous Louis XIV...
- ~ des reconstitutions (un campement préhistorique et un buron fin du XIX^{ème} siècle) et des maquettes permettent de mieux visualiser les découvertes architecturales et l'évolution de l'implantation humaine
- ~ des films pour tous publics ainsi que des commentaires audio pour redonner vie à ce patrimoine. Elle est présentée par périodes chronologiques avec différents niveaux de lecture

[En]quête sur l'histoire d'une montagne cantalienne de la préhistoire aux burons

◆ Zone 1 - **Une belle planèze du Cantal**

Le Cantal a connu plusieurs phases d'activité volcanique, entre 12 et 4 millions d'années. La zone d'études correspond à une des dernières coulées de lave, venue du Plomb du Cantal. Elle a formé un plateau régulier, appelé ici planèze, qui présente une pente régulière, du nord (1550 m), vers le sud (1000 m).

Le plateau volcanique a été ensuite entaillé par les rivières, la pluie et les glaciers, car le massif cantalien a été plusieurs fois recouvert de glaces lors des périodes très froides du passé. En surface, le rocher (basalte) a été disloqué par l'érosion, offrant des champs de pierres utilisables pour la construction.

Les deux cuvettes abritant les tourbières de la Montagne de la Vèze et de la Montagne de Peyre pourraient, de l'avis des géologues ayant étudié le site, correspondre à des cratères d'explosion volcanique ("maars").

L'ensemble se présente donc sous la forme d'un plateau à la surface irrégulière, tourné vers le sud et coupé par de profondes vallées. Le climat est rude et humide.

Un milieu naturel riche et diversifié

La moyenne montagne auvergnate est un milieu très riche pour la flore et la faune.

En 1852, M. Deribier du Châtelet écrivait : *"le groupe du Cantal est remarquable par une admirable végétation. La division des eaux en multiples ruisseaux et de cascades, leur stagnation dans des marais élevés, la présence de magnifiques forêts, les accidents sans nombre d'un terrain inégal assurent à la flore du Cantal une richesse peu commune"*...

C'est bien l'abondance de l'eau, la variété des altitudes, des sols et des microclimats qui expliquent la diversité remarquable des espèces vivantes, plantes et animaux, qui sont bien entendu autant de ressources potentielles pour les hommes. Les grandes prairies humides d'altitude (mégaphorbiaies) sont peut-être les zones les plus riches.

Aux espèces consommables habituelles des latitudes tempérées s'ajoutent les produits végétaux propres à la montagne (myrtilles, airelles, alises, baies de sureau rouge, de canneberge, raisin d'ours, faines et cambium de hêtre, cambium et sève de bouleau, racines de raiponce en épi, trèfle alpin, bulbes d'orchidées...). Une spécificité de la moyenne montagne est aussi d'offrir une large gamme de plantes qui peuvent être utilisées à des fins médicinales ou pour confectionner des poisons. Bien sûr, animaux et plantes ont évolué, en fonction des phases climatiques du passé et des changements opérés par l'homme. C'est sans doute la faune, terrestre comme aquatique, qui a le plus subi l'impact des activités humaines. L'ours a été exterminé au XIV^{ème} siècle, le loup au début du XX^{ème}. Le bouquetin, présent durant la préhistoire, s'est éteint à une époque indéterminée, tout comme le lynx. Le chamois et le cerf, totalement éliminés, ont été réintroduits récemment. Dans les rivières, les saumons et les écrevisses, qui pullulaient pourtant il y a moins de 200 ans, ont presque totalement disparu.

◆ Zone 2 - **Les derniers chasseurs-cueilleurs**

Les premiers témoins de présence humaine découverts sur la planèze sud du Plomb remontent au Mésolithique final, voilà environ 10 000 ans. Rien ne dit que les

hommes ne soient pas venus avant, mais il n'en reste aucune trace. Il faut dire que la conservation des sites n'est pas bonne, à cause du climat (gel, lessivage).

A cette époque, la région était couverte de vastes forêts, peuplées d'animaux sauvages : cerfs, sangliers, chamois, bouquetins, loups, ours, lynx...

Nous avons retrouvé des vestiges de campements de plein air, où les hommes ont fabriqué leurs outils en silex. Malheureusement, l'érosion a entraîné le bouleversement de ces sites, qui ne sont plus en place.

Nos ancêtres étaient alors chasseurs-cueilleurs, se nourrissant de gibier et de plantes sauvages de toutes sortes, se déplaçant probablement régulièrement dans ces cycles saisonniers.

Les animaux étaient chassés à l'arc, avec des flèches armées de pointes en silex acérées et peut-être empoisonnées avec le suc de plantes sauvages toxiques. Le silex utilisé provient de la basse vallée du Goul, vers Raulhac, à quelques kilomètres.

Histoire de couteaux

Le couteau est un des plus vieux outils de l'homme. Couper la viande et le bois, percer, racler la peau, moissonner... il sert à tout. et il peut être en outre un précieux moyen de défense. Lors de nos recherches, nous avons trouvé des couteaux de toutes sortes, oubliés ou abandonnés par les hommes.

Les premiers couteaux étaient en pierre. Le silex, matière dure et tranchante, a été privilégié. La lame était fixée au manche en bois par de la colle, animale ou végétale et parfois un lien de cuir ou d'écorce.

Puis le métal est apparu, véritable révolution, car la fusion permet d'obtenir les formes que l'on veut et de refondre l'objet cassé pour en refaire un neuf. Et puis il est possible d'assembler solidement des morceaux, par soudure, rivetage... Les lames de couteaux furent d'abord en cuivre, puis en bronze, et enfin en fer, puis en acier, au fur et à mesure des progrès de la métallurgie.

Les premiers couteaux pliants n'apparaîtront que très tard, au XVIIIème siècle.

Le fer n'a qu'un ennemi : l'eau. C'est pourquoi les lames de couteaux en fer vieilles de quelques siècles sont en moins bon état de conservation que des lames de silex de plusieurs milliers d'années !

◆ Zone 3 - Les premiers agriculteurs-éleveurs

Des traces des tous premiers agriculteurs-éleveurs du Massif Central, ont été découvertes en plusieurs points de la planèze. L'érosion a malheureusement bouleversé ces occupations. Il est probable que les hommes vivaient dans des maisons de bois et de terre, construites à proximité des champs qu'ils avaient ouverts dans la forêt. Nous savons qu'ils cultivaient des céréales. La très grande fertilité des sols devait compenser les inconvénients dûs au climat rude. Cela peut expliquer que ces premiers agriculteurs, qui ne devaient pas avoir de problème pour trouver des terres libres, aient choisi une zone d'altitude pour s'installer. Les rendements devaient être toutefois assez faibles !

La flèche de Montclus

Il s'agit d'un type particulier de pointe de flèche en silex, découvert pour la première fois lors des fouilles dans un abri-sous-roche de la commune de Montclus (Gard). L'armature est d'un genre nouveau. Il s'agit en effet d'une flèche tranchante, façonnée à partir d'une lame, par des retouches régulières et rasantes partant des deux bords. La pointe était solidement reliée à la hampe en bois par de la colle, mais aussi probablement par un lien fait de tendons, de crin

ou de cuir. Ce type apparaît au Néolithique ancien. Plusieurs flèches de Montclus ont été trouvées dans des sites de notre zone d'études. De telles pièces se retrouvent à la même époque dans tout le sud de la France actuelle, ce qui témoigne d'influences et de contacts à longue distance.

Un tel projectile était redoutable. La large partie tranchante devait déchirer les chairs à l'impact, créant une large plaie. Efficace pour la chasse, mais aussi sans doute pour la guerre. Peut-être la flèche tranchante était-elle réservée pour certains gibiers ?

A cours du Néolithique, plusieurs types d'armatures ont été utilisés, selon les besoins. Plus tard, le métal a remplacé le silex, mais les formes générales sont restées les mêmes. L'arc et la flèche, utilisés depuis au moins 30 000 ans, sont des armes qui ont marqué l'histoire de l'humanité, jusqu'à la généralisation de la poudre.

◆ Zone 4 - **La périodes des âges des métaux**

Peu de choses nous sont parvenues de la période des âges des métaux (entre 2000 et 50 avant Jésus-Christ). Quelques fragments de céramique, découverts ça et là... Mais les indications de la palynologie montrent que les hommes étaient bien là, cultivant les terres et élevant des animaux domestiques. Il est probable que l'érosion a fait disparaître les habitats, probablement édifiés en terre et en bois.

...et la question des "tumulus" !

De très nombreux petits monticules ont été découverts. Nous avons d'abord pensé qu'il pouvait s'agir de tumulus, c'est-à-dire de tombes de l'âge des métaux, sur le modèle de celles découvertes en d'autres endroits du Cantal (par exemple à Mons). En fait, ces tertres sont pour la plupart de simples tas de pierres, aménagés bien plus tard pour épierrier la surface du sol et nettoyer les champs. Cette pratique semble avoir commencé très tôt (au moins dès l'époque gallo-romaine) et se poursuit de nos jours, avec des techniques différentes selon les époques.

La nécropole de Mons (Saint-Georges, Cantal)

La nécropole de Mons est un ensemble de tombes monumentales aménagées sur un petit plateau qui dominait le bassin de Saint-Flour.

Les défunts étaient probablement des personnes de haut rang, hommes et femmes. Les corps étaient inhumés ou le plus souvent incinérés, puis recouverts par un imposant tertre fait de pierres sèches. Ce tumulus scellait la tombe et surtout la rendait bien visible, pour marquer le territoire. Les monuments faisaient de 9 à 16 m de diamètre.

Le site a été étudié par l'érudit J.-B. Delort à la fin du XIXème siècle. Il a repéré 12 tumulus et en a fouillé 10. Il est probable qu'à l'origine il y avait un plus grand nombre de tombes. La plupart ont livré des restes humains, souvent calcinés et de beaux objets qui accompagnaient le défunt ou la défunte. Le mobilier, outre des vases, comprenait soit des armes (épées), soit des bijoux (bracelets, colliers...). Il y avait des sépultures secondaires, aménagées en périphérie des tertres, témoignant d'une réutilisation du lieu. D'après l'archéologue P.-Y. Milcent, le site pourrait correspondre au cimetière d'une lignée de puissants "princes" locaux qui tiraient peut-être leur richesse du contrôle de l'itinéraire de passage entre la Limagne et le sud du Massif Central.

◆ Zone 5 - **L'Antiquité**

Comme la période précédente, celle de l'Antiquité gallo-romaine reste mal connue. Une *villa* (domaine rural) a été trouvée et sondée sur la Montagne de Peyre. Elle date du premier siècle après Jésus-Christ. Mais c'est surtout à partir du IV^{ème} siècle que l'occupation des montagnes s'est intensifiée. C'est de cette époque que date le grand enclos de la Montagne de la Vèze (Pailherols). Le sondage a montré qu'il était bordé de vrais murs de pierres, mais sa fonction reste indéterminée. Sans doute un enclos pour le bétail.

C'est aussi à la même période qu'ont été bâtis certains des "tertres". La plupart étaient de simples tas destinés à épierrier les champs. Quelques rares exemplaires ont pu servir de tombes. Le mystère reste posé pour celui de la Montagne de Peyre, qui a été aménagé au IV^{ème} siècle après J.-C.

L'apport des études palynologiques

Les études archéologiques ont été peu parlantes concernant le peuplement de la zone durant l'Antiquité. Au vu du faible nombre de sites découverts, on aurait pu même croire que le secteur avait été délaissé par les hommes, notamment lors des grands bouleversements de la fin de l'époque gallo-romaine. Mais les études palynologiques ont apporté un éclairage différent et certainement beaucoup plus proche de la réalité.

La carotte de tourbe prélevée dans la profonde tourbière de Peyre, qui correspond à plus de 13 000 ans d'histoire des paysages est démonstrative. Il y a un profond changement à partir des III^{ème}/IV^{ème} siècles après Jésus-Christ. La forêt de hêtraie/sapinière est attaquée de façon spectaculaire. Ce recul de la forêt correspond à une extension très marquée des herbages et des cultures, avec une augmentation très forte des pollens de graminées et de céréales. Deux céréales sont cultivées, le seigle et le sarrasin. En parallèle, les hommes introduisent deux arbres productifs, le noyer et le châtaignier, pour profiter de leurs fruits.

D'autres résultats analogues ont été obtenus dans d'autres régions françaises. Il faut donc abandonner la vieille idée des invasions barbares ruinant l'économie de la Gaule romaine pour des siècles. Loin de correspondre à une récession ou un repli, la fin de l'Antiquité se caractérise par une expansion indéniable des activités humaines en moyenne montagne, liée à un essor économique et démographique.

◆ Zone 6 - **Fermes et hameaux des XI-XII^{ème} siècle**

L'an Mil correspond indiscutablement à une phase d'intense occupation de la plaine. Mais aussi à une période où les hommes construisaient en pierre et enterraient partiellement les maisons, ce qui a permis la conservation des bâtiments. De cette époque (XI-XII^{ème} siècles), datent de nombreux sites, tous situés en dessous de 1280 m d'altitude, là où la culture était possible.

Les vestiges les plus spectaculaires sont des hameaux, dont les traces (maisons, chemins, limites de champs, de terrasses, de jardins) ont été littéralement fossilisées jusqu'à nos jours. Certains regroupent jusqu'à 12 bâtiments (la Montagne du Bouyssou, Pailherols). Ce patrimoine est d'un intérêt extraordinaire, car ces témoins ont disparu dans les zones de plaine.

Mais il y avait aussi de plus petits groupes d'habitations, et également des fermes isolées, dont deux ont été fouillées (à Vixouze et à Peyre).

Les gens vivaient là toute l'année, cultivant et élevant des animaux domestiques. Les maisons étaient solidement construites pour se protéger des hivers très rudes.

Les bâtiments étaient semi-enterrés, la terre creusée étant rejetée à l'extérieur pour former un bourrelet doublant les murs. Les épais murs de pierres sèches supportaient la charpente, couverte de chaume et parfois de lauzes, comme à Rissergues. Souvent un long couloir était aménagé devant la porte, dans le but d'améliorer l'isolation thermique. A l'intérieur des maisons, le foyer servait au chauffage et à la cuisine. Les recherches ont permis de découvrir de nombreux vestiges de la vie quotidienne : poteries, pesons de tisserand, anneaux en fer. Dans la ferme de Vixouze, il y avait encore des graines de seigle, et même les vestiges d'une petite galette de céréales. Certains bâtiments devaient servir à abriter le bétail et le matériel. Les sites ont été abandonnés ensuite, sans doute pour laisser place à l'estive spécialisée.

Un hameau de l'an Mil – Rissergues (Malbo)

Le hameau se situe au-dessus du village actuel de Polverelles, à 1285 m d'altitude. Cinq bâtiments, entourés d'aménagements divers (chemin, rases, murs de terrasses de culture, jardins) sont typiques des sites médiévaux.

Des sondages ont eu lieu en 2010 et 2011 et ont concerné les deux édifices voisins situés au centre. Les deux bâtiments ont été construits sur le même modèle : l'intérieur est creusé et entouré d'épais murs en pierre, qui supportaient une charpente en bois recouverte de chaume et de lauzes (toiture mixte). Des murs et des blocages externes servaient à conforter les murs de la maison et à améliorer l'isolation thermique, dans un environnement plutôt rude, surtout en hiver. Tous les bâtiments devaient avoir un étage, sans doute à usage de grenier.

L'édifice n° 1 comportait deux pièces, reliées par un couloir d'accès et avec aussi un escalier en pierre. La pièce la plus grande, vide de tout objet et dotée d'une rigole d'évacuation, était sans doute une étable. La seconde, plus petite, était probablement réservée aux hommes, atelier ou habitation.

Le bâtiment voisin était assurément une habitation, où l'on faisait la cuisine sur une plaque foyère centrale, sans cheminée. La fumée s'échappait au travers du toit. Il y avait un long couloir d'accès, qui avait probablement une fonction de sas thermique.

L'ensemble a été occupé autour de l'an Mil. Le site, d'intérêt exceptionnel, et qui mérite des fouilles complémentaires, a été acquis par la commune et protégé au titre des Monuments Historiques. Il devrait faire l'objet d'une mise en valeur.

◆ Zone 7 - Les débuts de la grande estive XIV^e-début du XVI^e siècle

Après l'abandon des hameaux d'altitude, la zone des pâturages s'étendit considérablement. A la fin du Moyen Age, l'élevage n'était plus seulement une activité complémentaire de l'agriculture : il devenait une spécialité dans la zone des "montagnes".

Dès le XIII^e siècle, ces pâturages saisonniers étaient devenus des biens recherchés. A partir du XIV^e, le pastoralisme commença à se généraliser. Les centaines de cabanes de bergers découvertes dans les montagnes en sont les témoins. Les "tras", "fogal", "mazuc" ou "cabanes" sont les plus anciennes structures d'estive.

Ce sont des édifices très rudimentaires, carrés, d'environ 4 m de côté, légèrement enterrés pour mieux se protéger du froid, et bâtis essentiellement en terre, bois et mottes de gazon pour la couverture.

Le randonneur attentif pourra facilement en repérer la trace dans les montagnes ! Pas moins de 265 sites ont été recensés sur la planèze méridionale du Plomb. Quelques structures sont isolées mais la plupart sont groupées.

Des pratiques pastorales encore mal connues.

La fonction des bâtiments, en particulier lorsqu'ils sont groupés, reste à déterminer. Plusieurs exploitants étaient peut-être réunis sur le même site. A moins que chaque structure n'ait une fonction propre (habitation, conservation de denrées, abris pour les animaux...). Les espèces présentes et la finalité de l'élevage restent inconnues.

◆ Zone 8 - **Une spécialisation grandissante du XVI^e au XVIII^e siècle**

Après la mise en place, l'apogée du système d'estive ! Au XVIII^e siècle, les plus beaux "domaines" agricoles des vallées proches comprenaient une montagne qui leur permettait de nourrir un cheptel important (entre 30 et 60 vaches).

Une équipe de salariés (en général 3) conduisait chaque année le bétail dans les herbages d'altitude et produisait de gros fromages, appelés "fourmes". Ils étaient vendus sur les marchés ou, le plus souvent à de gros négociants qui les exportaient au sud du royaume.

Dès le XVI^e siècle, des investissements plus importants furent engagés sur les structures d'estive, dorénavant plus vastes et maçonnées, au moins à la base des murs. La toiture était encore végétale. Ces bâtiments comportaient deux pièces. La première, de plain-pied, servait de lieu d'habitation et de fabrication du fromage, et la seconde, semi-enterrée, de cave.

L'expression "buron" fut employée pour la première fois au XVII^e siècle. Certains étaient "voutés et thuillés". Des bâtiments annexes, type "védélat" (pour abriter les veaux) et loges à cochons, étaient également construits près du buron.

Les activités en dehors de l'élevage

L'élevage des bovins et des porcs était l'activité essentielle des hommes sur les montagnes. Mais ce n'était pas la seule.

Le plan géométrique des montagnes de Banes nous apprend qu'il y avait en 1782, un "vestige de moulin", près des montagnes de la vallée du Goul, à 1300 m d'altitude. Chanvre ou céréales pouvaient être cultivés et transformés à proximité directe des montagnes.

Le service liturgique était assuré pour les travailleurs des montagnes à la chapelle du Cantal, située au pied du Puy Gros.

Le village de la Tuillière, entouré de montagnes, était encore occupé en permanence à la fin du XVIII^e siècle. La famille Benech y possédait plusieurs types de parcelles accolées : une montagne, des prés et sur le versant est de la vallée de la Cère, des champs cultivés.

A la Tuillière était également établi un péage. *L'Estrade du Cantal* constituait un lieu de passage important en été pour les voyageurs, marchands et colporteurs. Les revenus étaient affermés et appartenaient au Prince de Monaco.

Les hommes des montagnes pratiquaient la cueillette : chardon des montagnes (les artichauts sauvages), chénopodes (épinards sauvages), champignons... étaient parfois au menu. La gentiane, connue depuis longtemps pour ses vertus médicinales, fut commercialisée sous forme de boisson alcoolisée à partir de la fin du XIX^e siècle.

Nombre de buronniers avaient également un potager. Choux, raves et, à partir du XIX^e siècle, pommes de terre, pouvaient être cultivées dans les montagnes.

La pêche dans les ruisseaux, à la truite et aux écrevisses notamment, fournissait encore d'autres ressources.

L'herbe, l'eau et le bois

La clé du système d'estive, c'était le partage des ressources.

Il était indispensable pour optimiser les rendements tout en préservant l'environnement. Des règles strictes ont été établies au fil des siècles. Elles répondaient à une logique d'exploitation très rationnelle. Malheureusement, ces lois ne garantissaient pas toujours l'équité et n'évitaient pas les conflits, très nombreux pendant toute l'époque moderne...

L'herbe

Pour éviter la surexploitation du sol, on pratiquait **l'attelage** :

Le nombre de têtes d'herbages d'une montagne déterminait le nombre d'animaux qu'elle pouvait accueillir. Chaque tête d'herbage représentait environ 1 hectare et pouvait recevoir une vache tendrière et son veau. Le système prévoyait des équivalences selon l'âge et l'espèce des animaux. Chaque montagne était divisée en plusieurs secteurs, privés et indivis. Chaque exploitant avait sa "**fumade**" privée et bornée. Cet espace était la réserve de fumure. C'est là que les bêtes passaient la nuit, dans un parc mobile, déplacé à peu près tous les jours.

"**L'aygade**" était beaucoup plus vaste. Elle servait au parcours de tous les animaux de la montagne pendant la journée. La fumure était moins concentrée.

Il existait également des **montagnes communales**, exploitées par les habitants du village, au prorata de leurs biens. Les plus riches étaient favorisés.

L'eau

Indispensable à la vie des bêtes et des hommes, elle servait aussi à irriguer les montagnes. Un ingénieux système de rigoles, appelées "**rases**", permettait de partager l'eau des ruisseaux et des sources entre tous les éleveurs. Parfois, l'usage des rases pouvait être partagé en fonction des jours de la semaine. Des rases "**secondaires**" étaient alors bouchées et débouchées au besoin. Les rases ne pouvaient être déviées dans une autre montagne sans titre de propriété.

Le bois

Le bois était essentiel sur la montagne, pour la construction de certaines charpentes, pour le chauffage et la confection des fromages, et pour abriter les bêtes en cas de mauvais temps. Les droits d'usage étaient limités mais cela n'empêchait pas les dégradations et la surexploitation.

◆ Zone 9 - **XIX^e-XX^e siècle : standardisation et déclin**

Après la Révolution française, au sud du Plomb du Cantal, de nombreuses montagnes appartenant à des nobles furent vendues, souvent à de riches roturiers. Malgré tout, la fabrication saisonnière des fourmes se poursuit dans des structures de plus en plus standardisées. Le binôme buron voûté-védélat devint le modèle unique.

Le XIX^e siècle fut aussi celui des innovations. Dès 1831, les agronomes mirent en avant les qualités laitières d'une race bovine prometteuse : la salers !

L'ouverture du tunnel du Lioran en 1847, l'arrivée du chemin de fer, la mise au point de la pasteurisation en 1865, et les nouvelles normes d'hygiène provoquèrent également de profonds changements dans le fonctionnement du système d'estive. Malgré la normalisation, chaque édifice avait sa petite particularité !

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de nombreuses fermes autour de la planèze produisaient du bleu d'Auvergne. A partir du début du XX^e siècle, avec le développement des coopératives laitières et des laiteries industrielles, la fabrication des fourmes au buron devint peu à peu obsolète, pour disparaître à la fin des années 1960.

Le loup ennemi du vacher

En Haute-Auvergne comme ailleurs, les animaux sauvages étaient beaucoup plus nombreux au Moyen Age et à l'époque moderne qu'aujourd'hui. Les loups étaient particulièrement redoutés, car ils étaient dangereux pour l'homme et pour le bétail. Les hommes ont toujours cherché à se débarrasser de cet animal considéré comme l'ennemi public numéro un. Son extermination fut totalement achevée au début du XX^e siècle. Ovins, caprins mais aussi bovins se faisaient dévorer. En été, les montagnes recouvertes de bétail étaient particulièrement exposées aux attaques de loups.

La bête du Gévaudan (1764-1767) : Le loup qui terrifia les populations entre Mende et Saint-Flour fit de nombreuses victimes (au moins 4 blessés et 12 morts, seulement en Haute-Auvergne). Sous l'Ancien Régime se généralise le système des primes accordées aux tueurs de loups. Poisons, fosses, pièges à mâchoire et à hameçon, tous les moyens étaient mis en œuvre pour venir à bout de l'animal.

◆ Zone 10 - **Un patrimoine fragile**

La richesse archéologique du secteur et l'exceptionnel état de conservation de certains sites vieux de près de 1000 ans, s'expliquent par le fait que le sol n'a pas été bouleversé depuis. Alors que dans les secteurs de plaine, les sites ont été remaniés par l'urbanisation, les grands travaux, les labours, ici tout est resté en l'état, car la mise en place de l'estive n'a pas nécessité de grands aménagements.

Mais depuis quelques dizaines d'années, le changement des techniques agricoles (extension des prairies de fauche) et l'emploi d'engins mécanisés sont venus perturber ce fragile équilibre. Des centaines d'hectares ont été épierrés, nivelés, ce qui a entraîné la disparition de nombreux sites (villages, structures pastorales, tertres...) et des paysages anciens. Cette perte patrimoniale est regrettable. Il importe qu'une réflexion soit engagée sur la question de la conservation des témoins de notre histoire commune, en harmonie avec les exigences économiques. De même, il faut absolument préserver les tourbières et autres zones humides, alors même que beaucoup sont drainées pour gagner quelques hectares de pâturages. Les tourbières sont des enregistreurs de l'histoire des paysages, tout en étant également des milieux naturels spécifiques qui participent à la bio-diversité.

Un effort commun est s'impose pour garantir la préservation de notre patrimoine.

◆ Zone 11 - **La prospection, première étape archéologique**

La recherche archéologique est faite de trois étapes successives : la prospection, les sondages et les fouilles. La prospection est destinée au repérage des sites, c'est un travail de longue haleine qui demande patience et ténacité.

La prospection peut se faire d'avion. On a alors une vue d'ensemble, mais il est impossible de déceler les petites choses ou ce qui est enfoui. Ce n'est donc pas une méthode exhaustive. A l'avion, certains préfèrent le paramoteur, le drone, le ballon, ou la dernière avancée technologique, le scanner embarqué (LIDAR).

La prospection au sol permet seule de découvrir les tout petits sites, les vestiges comme les silex, les céramiques. Elle se mène en équipe, comme une battue. Il faut choisir la période favorable, quand l'herbe est bien rase et profiter des creusements, des « grattouillis » de vaches. Nous avons inspecté ainsi les 70 km² de notre zone d'étude. Des journées entières à scruter le sol !

Dès qu'un indice de site est repéré, trace de bâtiment, silex taillé, il est numéroté

et localisé à l'aide d'un GPS. Un vestige, comme un silex taillé ou un morceau de céramique, peut être complètement isolé ou bien être l'indice d'un habitat enfoui.

Sondages et fouilles

La prospection permet le repérage des sites. Pour les caractériser du point de vue chronologique et fonctionnel, il faut passer aux étapes suivantes : sondage et fouille, qui consistent à dégager le site pour en connaître l'organisation interne. Ce sont des opérations longues et souvent difficiles. Il faut d'abord une autorisation spéciale, et puis l'accord du propriétaire.

Le **sondage** consiste à mettre au jour une partie du site archéologique, un quart, ou bien un tiers. Le recours à un engin mécanique pour l'enlèvement des terres superficielles et des gros blocs est souvent nécessaire. Puis il faut dégager et nettoyer à la main. Pour tout comprendre en détail, il faut tout voir, c'est le but de la **fouille** qui suppose l'étude du site entier. C'est bien sûr plus complet, mais aussi beaucoup plus long. Le sondage et la fouille sont des opérations destructrices. On ne pourra pas les refaire deux fois. C'est pourquoi il faut enregistrer précisément les informations recueillies, par le biais de la photo, de la vidéo, du dessin...

Un travail d'équipe

La recherche archéologique est un travail d'équipe. Notre programme de recherches associe plus de 10 chercheurs spécialisés dans différentes disciplines, auxquels se sont ajoutés des bénévoles qui ont participé aux prospections et aux fouilles... Une oeuvre collective, pour le travail de terrain, les études, la rédaction des rapports, le croisement des données...

Sur le terrain, il faut du monde pour dégager les structures, nettoyer, dessiner, photographier, tamiser, relever les plans et les coupes. Les gens expérimentés encadrent les débutants. Nous avons souvent fonctionné en petites équipes, sur plusieurs sites en parallèle. Les sites étudiés vont de la préhistoire à l'époque moderne. Le programme comprend donc des spécialistes de chacune des grandes époques : préhistoire, protohistoire, Antiquité gallo-romaine, Moyen-Âge, époque moderne. Certains chercheurs étudient les outils en silex, d'autres la céramique, les monnaies... Il faut aussi savoir rechercher et décrypter les documents anciens.

Bien évidemment, le programme de recherches est aussi l'affaire des paléoenvironnementalistes, dont la tâche est de reconstituer l'histoire des paysages et les rapports entre leurs évolutions et les activités humaines. Là encore, le champ des savoirs est très large. Il y a plusieurs spécialistes de palynologie, mais aussi de carpologie, d'anthracologie...

Le travail en équipe, en archéologie comme dans toutes les autres disciplines, est donc une nécessité... mais aussi un plaisir ! Nous gardons tous les bons souvenirs de veillées animées, autour d'une bonne truffade « réparatrice ».

Les relevés

Il faut garder la trace et la forme de tout ce que nous voyons, que ce soient les sites que nous découvrons en prospection ou les murs de la maison médiévale que nous dégageons le temps d'une campagne. La photographie et le dessin sont des formes de relevés, plus ou moins précis. Mais le plus long et le plus difficile est le relevé de la position géographique, que l'on appelle aussi relevé topographique. L'outil le plus employé est assurément le GPS. Pour le repérage des sites découverts en prospection, le petit appareil doté d'une précision de 3 à 4 m est suffisant. On pourra faire des analyses de répartition spatiale par le biais d'un

logiciel de système d'information géographique (S.I.G.). Pour dresser le plan d'un bâtiment, d'une zone de sondages, il faut beaucoup plus de précision. L'emploi d'un GPS de précision centimétrique ou d'un théodolite est alors nécessaire.

L'ensemble des points relevés est ensuite traité par un logiciel de topographie et permet de faire des plans.

Dans le cadre du programme, nous avons réalisé des expériences de relevé au scanner 3D. Le principe est révolutionnaire, plusieurs millions de points pris à la minute, avec un seul opérateur et une remarquable précision. Le scanner à courte portée peut-être utilisé pour des objets, des relevés détaillés de bâtiments, celui à longue portée est utile pour les champs larges. Ce sont toutefois des appareils encore coûteux et sensibles aux conditions météo, ce qui limite leur emploi.

L'étude des textes et des plans anciens

Depuis quelques années, archéologues et archivistes travaillent souvent ensemble. Les textes et les plans anciens contiennent de nombreuses informations, qui permettent de vérifier mais aussi de compléter certaines interprétations archéologiques.

Prudence et esprit critique sont les maîtres mots de l'historien ! Comme aujourd'hui, les documents anciens étaient toujours produits dans un but précis (fiscal, judiciaire, artistique...). Ils ne reflètent qu'une partie de la réalité.

Les plus anciens plans de montagnes découverts datent du XVIII^e siècle. Ils ne sont pas très précis d'un point de vue topographique par rapport aux cartes que l'on utilise aujourd'hui ! Néanmoins, ils apportent des renseignements essentiels sur la répartition de la propriété, le paysage, l'architecture ou encore les toponymes.

A partir du XIX^e siècle, les relevés, qui se généralisent avec l'établissement du cadastre, deviennent beaucoup plus justes et précis. On peut donc les utiliser pour des analyses spatiales à l'aide de SIG.

Parmi les textes les plus riches en informations figurent les actes de notaires. Archives seigneuriales, judiciaires, fiscales peuvent permettre également de nombreuses études sur l'histoire du système d'estive. L'essentiel des documents a été mis au jour dans des fonds d'archives publiques, en particulier aux seins des Archives Départementales du Cantal. Une partie provient également de fonds privés, conservés chez des particuliers.

De retour du terrain !

L'étude archéologique ne s'arrête pas dès que la prospection ou même la fouille de terrain est achevée. Au contraire, car il faut alors trier les données et les photos, laver et marquer les vestiges, les confier aux différents spécialistes, réaliser les datations, les études de sols, refaire des dessins et des plans, tenter de remonter les céramiques écrasées. C'est la période d'analyse qui se fait surtout en laboratoire et qui débouche sur la rédaction d'un rapport détaillé, faisant la synthèse des informations recueillies et des interprétations possibles.

Ce temps d'étude est souvent deux à trois fois plus long que celui consacré au terrain. Et il mobilise de nombreux chercheurs, de différentes spécialités, français et étrangers.

Les vestiges, une fois étudiés et photographiés, peuvent prendre le chemin du musée où ils seront conservés et parfois exposés. Il est quelquefois nécessaire de les restaurer, c'est le cas notamment des objets en fer. Et puis, ils resteront disponibles pour des études ultérieures, des expositions thématiques...faire du neuf avec du vieux !

Ce que nous apprennent les graines et les pollens

Pourquoi les archéologues prélèvent-ils des seaux de terre quand ils font leurs sondages ou leurs fouilles? Parce qu'elle contient des restes presque invisibles, pollens, graines, petits charbons qui peuvent être identifiés au microscope. Ces informations sont précieuses pour notre connaissance des paysages et du mode de vie des populations. Elles peuvent être croisées avec les données issues des études archéologiques ou archivistiques.

Dans le secteur de recherche du sud du Massif Central, seules les graines brûlées se sont conservées. Pour les fermes de l'époque médiévale, l'étude a révélé la présence de graines de seigle, de plantes adventices ("mauvaises herbes") et même de fragments de galettes. Parmi ces mauvaises herbes, figurent le brome faux seigle, la renouée faux liseron, le bleuet, la nielle des blés... La présence des restes de céréales et de plantes adventices montre que les céréales étaient cultivées aux alentours immédiats et consommées sur place. Le seigle, céréale rustique et très résistante, a été privilégié, d'autant que les tiges servaient à faire les bottes pour la couverture des bâtiments. Il n'est pas exclu que quelques "mauvaises herbes" aient pu servir à l'alimentation des animaux ou à des fins médicinales.

Les pollens sont surtout étudiés dans les tourbières de la zone. Les zones humides ont en effet fonctionné comme des pièges à pollens, chaque couche correspondant à une époque. Les 10 mètres d'épaisseur de tourbe de la tourbière de la montagne de Peyre permettent ainsi de connaître toute l'histoire de la végétation depuis plus de 12 000 ans ! Chaque tourbière ayant ses spécificités en terme de profondeur, d'érosion..., il est nécessaire d'étudier plusieurs sites. L'étude des pollens confirme, précise ou corrige les interprétations archéologiques. Ainsi, au Néolithique ancien, l'apparition de pollens de céréales et la baisse des pollens d'arbres, indique le début d'une agriculture sur place.

Durant la période allant du premier millénaire avant J.-C. au premier millénaire après, la palynologie nous apprend que la présence humaine était forte, alors même que nous n'avons découvert que très peu de vestiges d'habitat de cette période. A l'évidence, les hommes ont bâti des maisons avec des matériaux périssables, qui n'ont pas laissé de traces.

L'étude des pollens conservés dans les bâtiments permet également d'avoir une idée plus précise de leurs fonctions (habitation, étable...).

◆ Panneaux jeune public :

- Les petits pots dans les grands : la céramique
- Allumer le feu
- 500 ans sous terre
- Attention fragile
- Fabriquer le fromage au buron
- Les jeux au moyen-âge
- La découverte du métal
- Les vaches au temps de Louis XIV
- L'arc et la flèche
- A quoi ressemblaient-ils ?

Autour de l'exposition

Pour les visiteurs individuels, quatre types d'activités : les ateliers enfants pendant les vacances, les rencontres autour des spécialités de l'archéologie adaptées à un public familiale, les conférences, et les randos-visites avec un archéologue sur certains sites étudiés.

Jeune-public (14 rdv, de février à août)

Mercredi 27 et jeudi 28 février, durant les vacances pour les 7/12 ans, stage de 2 jours « *Deviens archéologue* » avec une archéologue de l'association Terre ancienne

Mercredi 6 et jeudi 7 mars, durant les vacances pour les 7/12 ans, stage de 2 jours « *Deviens archéologue* » avec une archéologue de l'association Terre ancienne

Mercredi 24 et jeudi 25 avril, durant les vacances, ateliers pour les 4/6 ans et 7/12 ans « *Voyage dans l'histoire : la préhistoire et l'époque gallo-romaine* », avec une archéologue de l'association Terre ancienne

Mercredi 17 et jeudi 18 juillet, durant les vacances, ateliers pour les 4/6 ans et 7/12 ans « *Voyage dans l'histoire : de la préhistoire aux burons* »

Mercredi 24 et jeudi 25 juillet, durant les vacances, pour les 7/12 ans, stage de 2 jours « *Deviens archéologue* »

Mercredi 31 juillet et jeudi 1er août, durant les vacances, pour les 7/12 ans, stage de 2 jours « *Deviens archéologue* »

Mercredi 7 et jeudi 8 août, durant les vacances, ateliers pour les 4/6 ans et 7/12 ans « *Voyage dans l'histoire : de la préhistoire aux burons* »

Rencontre avec un « expert » de l'archéologie (4 rdv de mars à juin)

Samedi 2 mars, au Musée, à 14h30, dans le cadre des Samedis au musée, rencontre et visite avec les commissaires scientifiques de l'exposition Violaine Nicolas, doctorante en histoire et Frédéric Surmely, archéologue et docteur en préhistoire

Samedi 6 avril, au Musée, à 14h30, dans le cadre des Samedis au musée, rencontre avec Esther Gatto, archéo-anthropologue de l'INRAP Rhône-Alpes Auvergne

Samedi 4 mai, au Musée, à 14h30, dans le cadre des Samedis au musée, rencontre avec Alain Wittmann, céramologue de l'INRAP Rhône-Alpes Auvergne

Samedi 1er juin, au Musée, à 14h30, dans le cadre des Samedis au musée, rencontre avec Manon Cabanis, palynologue de l'INRAP Rhône-Alpes Auvergne

Rando-visites et circuit (3 rdv en été)

Mardi 9 juillet, rando-visite à la demi-journée proposée par les archéologues de l'association Terre ancienne

Mardi 23 juillet, circuit de découverte en voiture en compagnie d'un archéologue

Mardi 6 août, rando-visite à la demi-journée proposée par les archéologues de l'association Terre ancienne

Conférences (3 rdv d'avril à août)

Mardi 16 avril, au lycée agricole Georges Pompidou, à 14 h 30, conférence de Frédéric Surmely, archéologue et docteur en préhistoire

Le mardi 25 juin, au muséum des volcans, à 18 h 30, conférence de Yolanda Llargo et Yannick Miras, paléoenvironnementalistes.

Mardi 13 août, auditorium du CPMF, 18h 30, conférence de Fabien Delrieu, ingénieur au Service Régional d'Archéologie Rhône-Alpes

[En]quête sur l'histoire d'une montagne cantalienne de la préhistoire aux burons

Exposition réalisée par le musée d'art et d'archéologie d'Aurillac, avec le concours de la DRAC Auvergne, Service Régional de l'Archéologie

Direction scientifique : Frédéric Surmely et Violaine Nicolas

Conception : Frédéric Surmely et Violaine Nicolas

Textes : Frédéric Surmely et Violaine Nicolas

Maquette s: Christian Nicolas, Frédéric Surmely et Violaine Nicolas

Réalisation de l'exposition par les services de la ville

Scénographie : Nelly Morfin-Missonnier, Eric Issertes, Didier Vignes, Sophie Sizabuire
Michel Mahiet, Nicolas Ruiz

Médiation : Nelly Morfin-Missonnier, Eric Issertes, Didier Vignes

Suivi administratif : Claudine Civel

Conception graphique : Benoît Maniaval, service communication de la ville

Vidéo : Grégory Pautrat

Illustrations : Yannick Grégoire

Aménagement des espaces : Services menuiserie et peinture du CTM

Coordination : Brigitte Lépine

Informations pratiques

◆ Lieu

Musée d'art et d'archéologie d'Aurillac
Centre Pierre Mendès France
37, rue des Carmes
15000 Aurillac
04.71.45.46.10
04.71.45.46.92
musee.art@mairie-aurillac.fr
www.ville-aurillac.fr

◆ Contacts presse

Frédéric Surmely
06 33 04 92 98
Violaine Nicolas
06 64 92 34 58
Claudine Civel
04 71 45 46 10
musee.art@mairie-aurillac.fr

◆ Service des publics/médiation culturelle

Nelly Morfin-Missonnier et Eric Issertes
04 71 45 46 10
animation.maa@mairie-aurillac.fr

◆ Jours et horaires d'ouverture

Du mardi au samedi de 10h à 12h et de 14h à 18h
Le dimanche en juillet et août de 14h à 18h
Le samedi 18 mai de 19h à minuit pour la nuit des musées
Le dimanche 15 septembre de 14h à 18h pour les journées européennes du Patrimoine

◆ Accès et situation

Accès par la rue des Carmes
Parking à proximité – parking Paul Doumer (payant)

◆ Tarifs

Plein tarif : 2€50, tarif réduit : 1€50 , tarif billet couplé avec le muséum des volcans : 4,50 €
Carte abonnement annuel pour les deux musées: plein tarif : 10€,
demi-tarif : 7 €
Gratuit pour les moins de 18 ans – Carte A+

Visuels disponibles pour la presse

Légendes :

1 - Pointe de flèche de Montclus © Frédéric Surmely

2 – Pot trouvé dans une structure d'estive © Frédéric Surmely

3 – Sondage en cours, site d'époque moderne (XVI-XVII^e siècles), Montagne du Clos, commune de Saint-Clément © Frédéric Surmely

4 – Vue aérienne de la tourbière de Peyre (Lacapelle-Barrès) © Frédéric Surmely

5 – Vue aérienne d'un hameau médiéval d'altitude, sur la commune de Pailherols (XI-XII^e siècle) © Frédéric Surmely

6 – Vue aérienne de la planèze de Saint-Clément © Frédéric Surmely



1



2



3



4



5



6